faire avec toute la ferveur & l'efficace que j'attens de vôtre zele &c. Donné à Madrid le 18. Mars 1710. MOI LE ROI.

II. On pouroit attribuer au Roi d'Espagne, ce qui fut dit de son ayeul, il y a plus de 35. ans, * par un des plus éloquents Prélats de l'Europe ; Quelques uns ont crû, que la sagesse étoit la vertu des Rois, & que la valeur n'étoit que la vertu des particuliers ; que c'étoit un droit de la Royauté, de jouir du fruit des victoires & de laisser à d'autres la peine de vaincre : Qu'un Prince devoit être immobile dans le centre de son Etat, sans commettre sa réputation à la fortune des armes : qu'il suffisoit qu'il se réservât le Commandement & l'autorité, & que de loin il fit mouvoir tous les ressorts de la guerre. “

*Un Roi
comme he-
ros doit être
à la tête de
ses armées.*

Nôtre heros, (*le Roi*) ne connoit pas cette timide Politique ; Pour affermir le repos de ses peuples, il va combattre lui-même ceux qui le troublent : Il croit que c'est une justice qu'il doit à ses sujets, que de leur montrer le chemin de l'honneur, de reconnoitre leur valeur par lui même, & de récompenser le merite après en avoir été le témoin. Il sçait que les yeux du Prince, rependent jene sçai quelle influence de courage & d'ardeur dans ses armées, & que ces grands corps sont d'autant plus forts & plus agissans, qu'ils reçoivent de plus près les impressions de leurs mouvemens & de leurs forces. Il connoit enfin, que ce n'est pas tant la Pompe & la Majesté qui fait les

* *Mr. Flechier.*